

Je perdrai mon crédit envers sa majesté,
 Ou vous verrez finir cette sévérité :
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
 Et, pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
 Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !
 Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
 Allons à nos martyrs donner la sépulture,
 Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
 Et faire retentir partout le nom de Dieu.

FIN DE POLYEUCTE.

LE MENTEUR

COMÉDIE. — 1642.

ÉPITRE.

Monsieur,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir; j'ai fait le *Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et, après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servit qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvaient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et, d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée*; ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre

Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de la *Verdad sospechosa*; et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres¹, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour le *Cid*, où je me suis aidé de dom Guillem de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis, approuveront du moins que je pille chez eux; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimez pas moins.

Je suis, monsieur,

Votre très-humble serviteur.
CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Bien que cette comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné le *Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillem de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original; mais, comme j'ai entièrement dépaysé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapport entre l'Espagnol et le Français, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le

..... Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
De Arte poetica, v. 10.

lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage; et, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite et n'en aimer pas la représentation.

Je me déferais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poème, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non-seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore, par son propre exemple, que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qu'il n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes¹, l'un français et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elseviers, à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre.

¹ Épigramme était alors du genre masculin.

EXAMEN DU MENTEUR.

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'aie faites et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega ; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très-ingénieuse ; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'aye satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte*, dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris ; mais le premier acte est dans les Tuileries et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, on croit que Clarice porte celui-là ; il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue ; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de fi-

nir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorante.
DORANTE, fils de Géronte.
ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.
PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.
CLARICE, maîtresse d'Alcippe.
LUCRÈCE, amie de Clarice.
ISABELLE, suivante de Clarice.
SABINE, femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, valet de Dorante.
LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée :
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais, puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?

Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous ;

Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes,
Disent les beaux esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature ;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous :
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,

Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles ;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons ;
Ou je me connais mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

À ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode¹ ;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre² :
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :

¹ Dans la première édition (1644), on lisait après ce vers ce passage curieux, qui nous a paru digne d'être reproduit :

J'en voyais là beaucoup passer pour gens d'esprit
Et faire encore état de Chimène et du Cid,
Estimer de tous deux la vertu sans seconde,
Qui passeraient ici pour gens de l'autre monde,
Et se feraient siffler, si, dans un entretien,
Ils étaient si grossiers que d'en dire du bien.

² Ce mot signifie *revue*.

L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
 On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
 Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
 Il y croit des badauds autant et plus qu'ailleurs.
 Dans la confusion que ce grand monde apporte,
 Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
 Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
 Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
 Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise,
 Et vaut communément autant comme il se prise :
 De biens pires que vous s'y font assez valoir.
 Mais pour venir au point que vous voulez savoir,
 Êtes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare :
 Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
 Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
 Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
 La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
 L'un perd exprès au jeu son présent déguisé,
 L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.
 Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
 Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
 Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait,
 Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
 Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON.

Non, cette marchandise est de trop bon aloi ;
 Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ;
 Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
 Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Assez pour en mourir ;
 Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II. — DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, faisant un faux pas, et comme se laissant choir.
 Ay !

DORANTE, lui donnant la main.

Ce malheur me rend un favorable office,
 Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;
 Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
 Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
 Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard ;
 Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;
 Et sa douceur mêlée avec cette amertume
 Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
 Puisque enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé
 A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu sitôt ce qui pouvait vous plaire,
 Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
 Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
 A posséder un bien sans l'avoir mérité.
 J'estime plus un don qu'une reconnaissance :
 Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;
 Et le plus grand bonheur au mérite rendu
 Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
 La faveur qu'on mérite est toujours achetée,
 L'heur en croit d'autant plus, moins elle est méritée ;
 Et le bien où sans peine elle fait parvenir
 Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
 Obtenir par mérite une faveur si grande :
 J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,
 Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.
 On me l'a pu toujours dénier sans injure ;
 Et si la recevant ce cœur même en murmure,
 Il se plaint du malheur de ses félicités,

Que le hasard lui donne, et non vos volontés.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV. — DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.
La langue du cocher a fait tout son devoir.
« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;
« Elle loge à la place, et son nom est Lucrece. »

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale ; et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrece, ce l'est sans aucun contredit ;
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire ;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver :
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;

Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis.
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrece :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V. — DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à Alcippe.

Quoi ! sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, à Philiste.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à Alcippe.

Hier au soir ?

ALCIPPE, à Philiste.

Hier au soir.

PHILISTE, à Alcippe.

Et belle ?

ALCIPPE, à Philiste.

Magnifique.

PHILISTE, à Alcippe.

Et par qui ?

ALCIPPE, à Philiste.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, les saluant.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce ;
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.
Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.
Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.
D'une galanterie.

DORANTE.
D'amour?

ALCIPPE.
Je le présume.

DORANTE.
Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.
On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.
Sur l'eau?

ALCIPPE.
Sur l'eau.

DORANTE.
Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.
Quelquefois.

DORANTE.
Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE.
Hier au soir.

DORANTE.
Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.
Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE.
Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.
Et la musique?

ALCIPPE.
Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.
Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE.
On le dit.

DORANTE.
Fort superbe?

ALCIPPE.
Et fort bien ordonnée.

DORANTE.
Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.
Vous en riez!

DORANTE.
Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.
Vous?

DORANTE.
Moi-même.

ALCIPPE.
Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.
Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites;
Ainsi...

CLITON, à Dorante, à l'oreille.
Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.
Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.
J'enrage de me taire et d'entendre mentir!

PHILISTE, à Alcippe.
Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, revenant à eux.
Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster;
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre, luths et voix;
Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies,
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.

Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
 De rameaux enlacés pour conserver le frais,
 Dont chaque extrémité portait un doux mélange
 De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
 Je fis de ce bateau la salle du festin :
 Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
 De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
 Et la collation fut aussitôt servie.
 Je ne vous dirai point les différents apprêts,
 Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
 Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
 On servit douze plats, et qu'on fit six services,
 Cependant que les eaux, les rochers et les airs,
 Répondaient aux accents de nos quatre concerts.
 Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
 S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
 Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
 D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
 Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
 Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
 Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
 Dont le soleil jaloux avança le retour :
 S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
 N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;
 Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
 Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes vous avez grâce à conter ces merveilles ;
 Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux
 Ne m'avait, tout au plus, donné qu'une heure ou deux

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle :
 Alors que le temps presse on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, à Alcippe.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie ;
 Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à Philiste.

Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI. — DORANTE. CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;
 Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries.
 Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous ois parler de guerre et de concerts.
 Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
 Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
 Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'à de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

Oh ! le beau compliment à charmer une dame,
 De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
 « Un cœur nouveau venu des universités ;
 « Si vous avez besoin de lois et de rubriques,

« Je sais le Code entier avec les Authentiques,
 « Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
 « Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! »
 Qu'un si riche discours nous rend considérables !
 Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !
 Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
 On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
 Tout le secret ne git qu'en un peu de grimace,
 A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
 Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas ;
 Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
 Plus ils blessent l'oreille et plus leur semblent rares ;
 Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
 Vedette, contrescarpe et travaux avancés :
 Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étomme,
 On leur fait admirer les baies qu'on leur donne :
 Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
 Passe pour homme illustre et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire ;
 Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;
 Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
 Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
 Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
 N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;
 Vous allez au delà de leurs enchantements :
 Vous seriez un grand maître à faire des romans ;
 Ayant si bien en main le festin et la guerre,
 Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,
 Et ce serait pour vous des travaux fort légers,
 Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
 Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;

Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
 Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
 Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
 Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.
 Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
 De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
 Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues ¹.

DORANTE.

Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours
 M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;
 Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
 Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ;
 Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
 Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
 C'est grande avidité de se voir mariée ;
 D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
 Et lui permettre accès en qualité d'amant,
 A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
 Ce serait trop donner à discourir au monde.
 Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
 Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

¹ Ce mot *intrigues* n'est plus d'usage. Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des Œuvres de son frère (1692), substitua :

..... Mais enfin ces pratiques
 Vous couvriront de honte en devenant publiques.